

LAMBERT, SERGE et DORIS GIRARD avec la collaboration de
MAUDE GAMACHE-BASTILLE. *Le Kamouraska et la
Grande-Anse*. Québec, Éditions GID, 2020, 275 p.
ISBN 978-2-89634-447-5

Philippe Dubé

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082771ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082771ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, P. (2021). Compte rendu de [LAMBERT, SERGE et DORIS GIRARD avec la collaboration de MAUDE GAMACHE-BASTILLE. *Le Kamouraska et la Grande-Anse*. Québec, Éditions GID, 2020, 275 p. ISBN 978-2-89634-447-5]. *Rabaska*, 19, 287–290. <https://doi.org/10.7202/1082771ar>

pas là un rappel de la devise du Québec que peu de circonstances permettent ces temps-ci de raviver. Ce livre est de celles-là.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

LAMBERT, SERGE et DORIS GIRARD avec la collaboration de MAUDE GAMACHE-BASTILLE. *Le Kamouraska et la Grande-Anse*. Québec, Éditions GID, 2020, 275 p. ISBN 978-2-89634-447-5.

En ouvrant cet ouvrage qui porte sur la généalogie localisée principalement dans la partie ouest du Kamouraska tout en chevauchant la partie est de la région de L'Islet, sans qu'elle ne soit nommée, on a l'impression d'ouvrir comme par magie un album de familles illustré de photographies anciennes, de cartes géographiques et de documents d'archives en abondance. Il s'agit tout compte fait d'une publication au contenu riche d'un patrimoine généalogique régional qui fait directement écho à un parcours *in situ* proposé en baladodiffusion [[baladodecouverte.com/circuits/559/poi/10787/passeurs-de-mémoire](https://baladodecouverte.com/circuits/559/poi/10787/passeurs-de-memoire)] et qui se présente, ici, en version publiée dans une toute nouvelle collection où ce premier titre sert, en quelque sorte, de banc d'essai pour le projet « Les passeurs de mémoire ». L'édition est soignée et se présente comme un livre à consulter au gré des intérêts ou des envies poussées par la curiosité d'en apprendre davantage sur les patronymes connus dans cette région occidentale du Bas-Saint-Laurent. On connaît d'emblée l'engouement québécois pour la généalogie et cette façon très personnelle de fréquenter l'histoire tout en restant dans le confort de son chez-soi. Quête d'identité ou besoin d'appartenance, on doit reconnaître que cet intérêt pour la famille, la parenté immédiate et lointaine, est déjà bien installé dans les loisirs culturels de plusieurs. On parle ici de « tourisme des racines » comme d'un courant fort dans une nouvelle offre culturelle qui cherche à s'imposer. La maison d'éditions GID, spécialisée dans le domaine de l'histoire régionale, semble la première à saisir l'opportunité d'offrir au public une rare occasion d'entrer chez les gens comme s'il s'agissait d'une journée « portes ouvertes ».

Ce sont les historiens Doris Girard et Serge Lambert qui se lancent dans cette nouvelle aventure, sentant certainement le besoin d'ancrer/encrer ce savoir généalogique dans une forme attractive d'album de familles où un lectorat, curieux de ses racines ou pris de nostalgie, se laisse porter par des histoires à caractère privé et public. À eux deux, ils énoncent dans les cinquante premières pages du livre, le socle théorique de leur démarche qui se base, pour l'essentiel, sur l'idée que les familles du lieu fondent le territoire qu'elles occupent. D'entrée de jeu, ils déclarent que l'objectif poursuivi est

« de montrer que l'histoire d'une région est faite d'abord et avant tout par les familles qui y habitent » (p. 11). Cette idée est évidemment discutable, surtout pour ceux et celles qui croient surtout au déterminisme des ressources matérielles d'un lieu et des moyens dont on dispose pour en tirer parti. Ceci étant, le suprématisme du génie humain a tout de même des limites, surtout quand la matérialité du milieu le contraint, sinon le restreint. Au-delà de toute admiration à porter à nos ancêtres, on doit tout de même rester humble et respectueux de leurs accomplissements tout en mesurant les termes utilisés pour en rendre compte.

Dans cette première partie du livre, on commet, à mon sens, une erreur de jugement quand on troque l'utilisation de certains concepts en confondant notamment les familles pionnières avec quelques familles ancestrales jugées importantes évidemment. Pourtant, le concept des 17 familles pionnières de Rivière-Ouelle, c'est-à-dire celles qui ont marqué les 50 premières années de la seigneurie de la Bouteillerie semble particulièrement pertinent comme l'ont démontré des auteurs aussi reconnus – localement à tout le moins – que l'abbé historien Henri-Raymond Casgrain en 1880, l'abbé généalogiste Adolphe Michaud en 1908, l'enseignante Marie-Anne Perreault (Madame E. Croft) en 1931, l'historien Paul-Henri Hudon en 1972 et plus récemment, en 2014, la Société d'histoire de la Côte-du-Sud avec l'archiviste François Taillon et l'historien-généalogiste Michel Dumais.

Alors qu'ici, sans justification réelle, on choisit plutôt de mettre en exergue 24 familles, en ajoutant donc 7 autres, qui ont certes leur importance, mais le plus souvent n'ont rien à voir avec la genèse du lieu. Lorsqu'on parle des familles pionnières et fondatrices, on s'entend pour dire que ce sont celles qui sont restées dans la région et qui ont essaimé dans le Bas-Saint-Laurent pour le développer. C'est d'ailleurs ce qu'on avance en page 211: « [...] tout comme un Lévesque sur cinq, se trouve dans le Bas-Saint-Laurent ; c'est aussi le cas pour 17% des Dubé, 16% des Ouellet et 15% des Beaulieu [...] ». On fait le même glissement conceptuel avec le découpage géopolitique régional, où, dans le titre de l'ouvrage « Le Kamouraska et la Grande-Anse », on crée une entorse à la réalité historique et culturelle de la région puisque la Grande-Anse constitue la frontière ouest du Kamouraska – et de tout le Bas-du-fleuve par conséquent – tout en débordant largement sur le comté voisin, l'Islet, jusqu'à Saint-Roch-des-Aulnaies. Alors qu'on aurait eu tout intérêt d'indiquer dans le titre la Côte-du-Sud tout simplement, comme territoire culturel et historique englobant cette zone géographique riche d'histoire.

De plus, à travers ce vaste panorama de générations sud-côtoises, on reste surpris par la suite biographique illustrée en 24 tableaux de familles marquantes du lieu qui se décline sur un ton glorieux. Ce patrimoine généalogique nous est livré évidemment par les patronymes – masculins par

définition – mais biaisé en quelque sorte par une forme lissée qui semble faire abstraction des facteurs politique, économique, religieux et culturel. De plus, la portion biographique du volume, soit des pages 52 à 275, ne semble pas avoir d’auteurs, seulement des collaborateurs. Disons les choses franchement, nous avons été quelque peu déçu par ces aspects de l’ouvrage qui offrent une lecture de surface d’un passé pourtant profond par son âge, considérant trop souvent le contexte ancien comme un donné. On n’échappe malheureusement pas à la tentation de faire de nos ancêtres des héros et des héroïnes, et d’ainsi succomber à une certaine idolâtrie stérile du passé. Une vision, à mon sens, passéiste du passé.

Bien sûr, on éprouve un évident plaisir à pouvoir s’informer sur ceux et celles qui ont marqué les paysages naturel et culturel d’une région qui semble de plus en plus attirer l’attention du public en général, et tout spécialement celle d’un public formé de jeunes néo-ruraux qui s’amourachent de ce lieu d’une rare beauté, sculpté par l’agriculture et rehaussé par la présence du puissant fleuve qui se fait sentir jusqu’aux confins de l’arrière-pays. On ne peut par ailleurs pas passer sous silence la fabrique même de ce récit généalogique qui ne semble pas reposer sur une solide assise documentaire puisqu’aucune référence bibliographique vient appuyer ces textes familiaux pourtant foncièrement historiques ; comme s’il s’agissait du premier ouvrage écrit sur la région et ses familles fondatrices, sans mentionner formellement les maillons qui le précèdent. De plus, on y trouve malheureusement des dates erronées, des identifications oiseuses, des documents d’archives non référencés, des sources oblitérées qui viennent, en définitive, déstabiliser le lecteur attentif en quête d’un ouvrage qui le guide, de manière assurée, dans ce grand rassemblement de familles.

Parmi les regrets qu’il nous laisse, cet ouvrage se termine sans conclusion alors que cette somme généalogique nous raconte à travers l’histoire de ces 24 familles que la vie passée dans ce coin de pays offre de nombreuses opportunités, surtout pour les premières générations qui acquièrent des terres riches et fertiles en bordure du Saint-Laurent. Et ce, malgré de durs labours liés à l’inévitable colonisation et combien d’épreuves – sans parler de catastrophes – que le temps se charge de mettre sur le chemin de nos vies. Pour les besoins d’une lecture pleinement satisfaisante, il aurait été judicieux en conclusion de dégager un métarécit de synthèse de cette progressive implantation humaine sur plusieurs générations dans le lieu dit qu’il aurait été utile de résumer en quelques pages pour souligner certains traits distinctifs de ce peuple du Kamouraska, des origines à nos jours.

Depuis des décennies, le milieu des sciences historiques débat et se débat pour trouver de nouveaux angles de regard du passé par l’examen de tous les aspects qui font qu’un groupe organisé se développe, voire se transforme dans

toutes les sphères d'activités, de bas en haut et inversement. Les disciplines comme l'histoire, l'ethnologie, l'archéologie et l'histoire de l'art ont pris ce virage pour saisir plus largement le passé en dévoilant ce qui reste derrière ses angles morts. Il s'agit somme toute d'une épistémologie nouvelle qui s'affirme de plus en plus et qui aspire à devenir globale et inclusive, pour prendre des qualificatifs propres à la postmodernité.

Il nous paraît donc évident qu'à l'avenir, pour les prochains numéros de cette nouvelle collection intitulée « Les passeurs de mémoire », on gagnerait à éviter le positivisme louangeur dans la construction narrative de l'histoire, trop souvent glorieuse, tout en restant fidèle au territoire géographique et culturel qu'elle entend servir. Une chose est certaine, le renouveau en toutes disciplines se trouve dans l'approfondissement de son sujet, c'est-à-dire l'exploration de toutes ses facettes et l'examen attentif sous ses moindres coutures, surtout là où l'étoffe semble avoir moins de lustre.

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité de l'Université Laval

LAURICHESSE, JEAN-YVES. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris, Lettres Modernes Minard, 2020, 339 p. ISBN 978-2-406-10401-8.

Quel événement signe l'acte de décès d'une période historique, voire consacre un changement d'ère? Dans mon esprit, et tant pis pour la science historique, la fin de la paysannerie québécoise comme genre de vie et plus encore comme civilisation au sens où ce mot définit le caractère global d'une collectivité dans ses rapports au temps, à l'espace et aux autres, date du mercredi 30 octobre 1974. En cette sombre journée, autant pour la grisaille du ciel que pour l'humeur de ceux qui y prenaient part, des producteurs agricoles, excédés par la chute brutale du prix de leur bétail, procédèrent à l'abattage de 250 veaux au lot numéro 10, sis au Septième Rang Sud de Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean, appartenant à Paul Gagnon. À ce moment-là, j'imaginai mal que des agriculteurs au sens traditionnel du terme puissent se livrer à une telle hécatombe en offrande au dieu Marché. Des producteurs agricoles si, aux prises avec les diktats de l'offre et de la demande. La mort, pour la société marchande, est une marchandise comme une autre. L'énorme fosse aux 250 carcasses le démontrait hors de tout doute. Ne me manquait plus, pour clore cet épisode, qu'une mise en narration de cette mystique paysanne pour en célébrer les valeurs devenues obsolètes. Elle me vint de la bouche d'un cultivateur retraité qui avait composé un poème sur sa vie de défricheur et qu'il me déclama d'une voix chantante. Son récit renouait, dans sa naïveté,